

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 14

Artikel: On drôlo dè remîdo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194207>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

» — Ça? me répondit le docteur, c'est un malheureux qui a trop téléphoné! »

Ce triste récit nous dit assez qu'il ne faut user du téléphone que modérément. En agissant ainsi, nous allégerons la pénible tâche de ces demoiselles, et nous ne nous exposerons pas à pousser du doigt les aspérités d'un mur.

L. M.

Camille Flammarion.

Nous pensons qu'après les remarquables conférences données à Lausanne et à Genève, conférences qui ont pris au milieu de nous l'importance d'un petit événement, nos abonnés liront avec intérêt quelques détails biographiques sur l'illustre astronome

M. Flammarion est né à Montigny-le-Roi (Haute-Marne), en 1842. Il vint achever à Paris les études qu'il avait commencées au petit séminaire de Langres, fut attaché dès 1858 à l'Observatoire de Paris, en qualité d'élève astronome, et fit partie, pendant quatre ans, du Bureau des Longitudes pour le calcul de la connaissance des temps. Il quitta dès lors l'Observatoire et se fit connaître en publiant la *Pluralité des mondes habités* (1862), ouvrage qui obtint le plus brillant succès.

A partir de ce moment, le jeune savant s'est voué à la vulgarisation des sciences, et l'a fait avec un talent qui lui a valu une précoce réputation. Devenu, en 1862, un des collaborateurs les plus actifs du *Cosmos*, M. Flammarion fut chargé, trois ans plus tard, de rédiger la partie scientifique du journal le *Siècle*. Vers la même époque, il se mit à faire sur l'astronomie des conférences populaires, qui ont été très goûtées. En 1868, il fut nommé président du jury dans la section des sciences à l'exposition maritime du Havre, reçut de M. Duruy le titre d'officier d'académie, et opéra plusieurs excursions aérostatiques, dans le but d'étudier la direction des courants aériens et l'état hygrométrique de l'air.

M. Flammarion est un écrivain distingué, au style alerte et facile, un savant d'un incontestable mérite, mais qui se laisse entraîner parfois, par excès d'imagination, dans des rêveries mystiques, dans des hypothèses purement chimériques, qui sortent complètement de la science pure.

M. Flammarion a fait présenter à l'Académie des sciences, le 11 août 1870, un important travail sur la rotation des corps célestes. On sait que les révolutions des planètes autour du soleil ont été expliquées par Képler. Il n'en est pas de même des mouvements de rotation. Jusqu'ici on n'en avait point donné l'explication, et ils étaient restés en dehors des lois générales du système du

monde. La Terre tourne en 24 heures, Jupiter en 9 heures 55 minutes, Saturne en 10 heures 16 minutes, etc.; mais les astronomes n'avaient pas encore découvert la cause de ces différences de vitesse. C'est à M. Flammarion qu'en revient l'honneur. Ses calculs l'ont conduit à cette loi simple : *Le mouvement de rotation des planètes est une application de la gravitation à leur densité respective.*

On doit à M. Flammarion de très nombreux ouvrages scientifiques, très répandus, et traduits dans toutes les langues.

Onna reccliamachon.

On monsu avai eingadzi dou z'ovrai à la dzornà po fère on travail dein sa campagne. Volliavè fère on cheindai po sè promenà dein on bou; et po cein, faillai copà cauquies plantès, traitè dai bossons, petsi on pou iò y'avai dai bossès et portà la terra iò y'avai dai crào, po qu'on pouèssè allà à pliat. C'étais on bin galé ovradoz, et y'ein avai po on part dè senannès.

Yon dai z'ovrai avai trài francs cinquanta per dzo, et l'autro trài francs. Stu derrai, que n'avai pas su, quand s'étai eingadzi, diéro on baillivè à l'autro, fut on boccon eingrindzi quand sut l'affèrè; et coumeint lo toupet lai manquavè pas et que l'avai prào dè boutafrou, ye va on dévai lo né, à la fin dè la dzornà, vai lo monsu, po reccliamà.

— Noutron maitrè! se lai fà, yé oquie à vo derè, estiusadè mè! mon camerado François gagne trài francs cinquanta per dzo; et mè, que travaillo po lo mein atant què li, n'é què trài francs. Mè seimblie que cein n'est pas tant justo et qu'on porrai bin gagni atant l'on què l'autro.

— Vo z'ai réson, se repond lo monsu à l'ovrai, qu'étai dza tot conteint; vo z'ai dianstre bin réson; assebin, du z'ora, François arà trài francs, coumeint vo!

On drôlo dè remido.

Quand l'est qu'on dit que y'a dai lulus que preignent dai pétubliès po dai lanternès, c'est po fère comprendre que cliiao gaillà sont dai tabornio.

Eh bin, vaitsè z'ein iena d'on tadié dè cliia sorta :

Sa fenna étai tant malàda, que faillu modà queri lo moidzo po savai cein que l'avai et po tâtai dè la soladzi et dè la gari. Cliia pourra fenna avai tant dè fivra que le canfaravè dein son lhi coumeint 'na soupa que borbottè, et lo moidzo, quand l'a z'ua vussa, a écrit on ordonnance po l'apotiquière et fe ào gaillà :

— Et il faudra, à part ceci, lui donner à sucer des morceaux de glace...

Cauquies dzo ein après, lo moidzo revint po vairè coumeint cein allavè, et

tràovè l'hommo que tsapliavè dào bou devant la maison.

— Et puis, comment ça va-t-il, se fà?

— Oh! cein ne va rein tant bin, repond lo gaillà, et du qu'on lai a bailli à suci cein que vo no z'ai de, l'a la gâola tota ein viva tsai.

Lo moidzo va cein vouaiti, et tot ébâyi dè lai vairè la botse tot einsagno-lâie, ye dit à l'hommo :

— Avez-vous encore de cette glace que vous lui avez donnée à sucer? Allez m'en chercher!

Lo tadié va dein on autro pâilo, et rapportè... on meriào èbrequà.

Tante Toc-toc!

Tantôt, en feuilletant un vieil album de famille, j'ai revu son portrait, un peu pâli, un peu jauni peut-être, mais tout souriant encore, en sa franche cordialité inoubliable.

Si les atours sont démodés, si les traits ne s'accusent plus très nettement et semblent s'effacer en une incertitude de rêve, l'image réveille, néanmoins, d'exquises reminiscences, soudainement évoquées par le cœur, ce magicien incomparable!

Et tout un coin de passé reparaît, un coin charmant de passé d'enfance qui reste bien vivant parmi les choses mortes d'une époque déjà lointaine.

Oui, c'est ainsi qu'elle était, autrefois, cette chère tante aimée, avec sa bonne figure avenante, ses longs bandeaux de cheveux grisonnants, et son large chapeau orné de plumes superbes qui excitaient notre admiration juvénile. C'est ainsi qu'elle était : simple, douce, expansive, et très digne cependant, presque imposante même, à ses heures.

Nous passions chez elle une partie des vacances, mon cousin Fernand et moi. Et nous adorions cette femme si naturellement aimable, providence des pauvres, bienfaitrice des enfants. Certes, elle nous payait de retour, généreusement, avec usure. Oh! comme elle les aimait, ses neveux, et qu'à merveille elle s'entendait aux gâteries raffinées! Chaque jour, des primeurs, des crèmes, des bonbons exquis, des fruits appétissants. Pour nous, le beau jardin ensoleillé rempli de jolies fleurs qui s'emparaient en les fraîches matinées; pour nous, les salons confortables quand la pluie tombait et que le vent faisait rage au dehors. Partout l'on pouvait courir, chanter, s'ébattre librement en l'hospitalière demeure: tante Toc-toc souriait toujours et ne grondait jamais.

Pourtant — la perfection n'étant pas de ce monde — l'excellente femme avait un petit travers, un tout petit, un tout petit.... Levée dès l'aube, elle ne pouvait laisser dormir personne : c'était en vérité un réveille-matin. Oh! quel malin plaisir elle prenait à mettre fin, brusquement, au sommeil des domestiques et des servantes, non moins impitoyable pour ses chers neveux!

Or, en bons collégiens, nous aimions faire la grasse matinée, et les réveils en sursaut, rappels des levers matinaux de la période scolaire, nous inspiraient une répugnance instinctive.

A plusieurs reprises, discrètement, nous l'avions avoué presque à notre bienfaitrice